



HAL
open science

Les modes de présence dans l'intrication pulsionnelle

Derek Humphreys

► **To cite this version:**

Derek Humphreys. Les modes de présence dans l'intrication pulsionnelle. Le Coq-Héron, 2019, N° 236 (1), pp.53-65. 10.3917/cohe.236.0053 . hal-04025315

HAL Id: hal-04025315

<https://hal.science/hal-04025315>

Submitted on 12 Mar 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Les modes de présence dans l'intrication pulsionnelle

Auteur

Derek Humphreys
Maître de Conférences en Psychopathologie Clinique
UTRPP – EA 3413
Université Paris 13 - Sorbonne Paris Cité
53 rue Vivienne
75002 PARIS, France

Tel. 06 26 19 30 07

Email derek.humphreys@gmail.com

Les modes de présence dans l'intrication pulsionnelle.

Résumé

Les mouvements pulsionnels et leurs effets sur l'intrication et l'image du corps dans un atelier pour enfants sont d'abord analysés à travers une vignette clinique. L'importance de la surprise dans l'approche des rapports chaotiques du montage pulsionnel au désir est élaborée, dans sa manière de toucher l'analyste sur des points d'ombre. La présence de l'analyste est ainsi convoquée dans sa capacité de figuration. Cette même présence avec des adultes dont les carences précoces se manifestent dans une désorganisation du corps érotique est finalement discutée.

Mots-Clés : Image du corps – Intrication pulsionnelle – Corps Erotique – Contre-transfert – Psychoanalyse avec enfants

The modes of presence in the drive fusion process.

Abstract

This paper starts with an analysis of drive motions and their effects on both drive fusion and bodily image, in an expression workshop for 3-5 year-old children. A clinical vignette illustrates the actualisation of the primordial sexuality and the reestablishment of a drive fusion, previously impossible due to the absence of the primary object. The presence of the analyst allows us to go further in the analysis of the dimensions of surprise and the unbeknown in his/her response to the child, as it depends on his/her capacity of figuration. This mode of presence in the analysis of adults suffering of a catastrophic disruption of the erotic body is also discussed.

Keywords: Bodily Image – Drive fusion – Erotic body – Countertransference – Psychoanalysis with infants

Les modes de présence dans l'intrication pulsionnelle.

Nous avons vu progressivement sortir de l'espace de la séance, depuis une quarantaine d'années, la référence au transfert comme levier thérapeutique. Nombreux sont les cliniciens qui essaient, de nos jours, de suivre l'évolution de la demande, développant des pratiques qui bouleversent l'idée de cadre. Les conditions matérielles du cadre, référées à l'asymétrie par la demande, la régularité des séances, l'adresse à un savoir, au paiement, à un temps fixe, semblent toutes bousculées dans ces pratiques. La notion de dispositif sert à rendre compte de ces remaniements dans lesquels le cadre s'organise autour de repères qui varient dans chaque situation.

J'ai développé ailleurs en détail les raisons pour lesquelles l'accueil d'enfants, où nous ne pouvons pas nous référer aux modèles structurants œdipiens, me semble paradigmatique de ce recours nécessaire au dispositif¹. Or ces modifications du cadre ne concernent pas uniquement la petite enfance mais aussi d'autres formes d'« accueil » de souffrances qui s'adaptent mal à la logique de « suivi » et des rencontres régulières d'une psychothérapie. La question se pose ainsi de la même manière lorsque le transfert se place au centre de démarches thérapeutiques qui se réfèrent autrement à l'objet, à l'environnement, aux modes de présence de l'autre dans les psychothérapies. C'est, par exemple, le cas des approches de la psychothérapie institutionnelle, de l'accompagnement des patients dans le coma ou en fin de vie, ou des psychothérapeutes travaillant dans la rue ou faisant des maraudes lorsqu'il est question de grande précarité.

Toutes ces nouvelles formes thérapeutiques et ces nouveaux espaces pour le déploiement du transfert sont venus en réponse à des mouvements de la société dans laquelle ils évoluent : l'accompagnement dans le processus de parentification ou dans la socialisation de l'enfant, l'accompagnement des malades dans le contexte d'une médecine devenue trop scientifique, les phénomènes d'exclusion sociale, les problèmes liés aux migrations. Il me paraît cependant évident que ce développement d'une clinique du « banal », dans laquelle nous essayons d'épingler quelques moments « extra-ordinaires » d'énonciation autour des échanges ordinaires effectués dans un espace d'accueil ou dans un lieu de vie, n'est pas sans effets sur notre manière de concevoir, de manière plus large, la cure.

¹ Humphreys, D. (2017). Mouvements transférentiels dans l'accueil de l'enfant de moins de 4 ans et de ses parents. La permanente réinvention de la clinique. *Dialogue*, 215 (1), 139-150.

Je pense tout particulièrement à des situations où l'expérience du transfert nous confronte à la violence des mouvements pulsionnels non-intriqués, le plus souvent à travers des manifestations de l'agir, ou de manifestations corporelles où, moins que dans l'interprétation, le travail s'effectue en creux, sollicitant la présence de l'analyste dans sa capacité à être affecté, à contenir et à rendre figurables des contenus de pensée informés.

Cette clinique proche du corps et de la présence réelle de la personne de l'analyste, habituelle dans la psychanalyse avec les enfants, se manifeste dramatiquement dans certaines cures d'adultes où la désintrication pulsionnelle exige une forme de présence de la part de l'analyste. Dans cet article nous analyserons premièrement la complexité de l'intrication pulsionnelle chez l'enfant et l'actualisation de la quête de satisfaction autour de la présence de l'analyste pour ensuite, dans un aller-retour entre le travail avec des enfants et le divan, réfléchir à ce qui est à l'œuvre dans les cures de patients qui actualisent dans la situation transférentielle un élément resté hors-psyché.

Le groupe d'enfants et les dispositifs transférentiels.

Dans la rencontre clinique avec l'enfant dans le cadre des ateliers d'expression ou de groupes d'enfants autour d'une thématique quelconque (conte, poupées, dessin), on constate immédiatement combien l'introduction d'un élément nouveau, à partir des échanges produits dans le groupe, est susceptible de transformer le montage pulsionnel et la représentation que l'enfant se fait des échanges avec l'autre. Afin d'élaborer ces questions concernant le montage de la pulsion et ses modifications, j'ai dû, face à chaque situation clinique, réfléchir aux éléments constitutifs, plus ou moins explicitement, du dispositif avec lequel je travaillais. Effectivement, parfois le dispositif n'est pas d'emblée énoncé ou énonçable et son organisation ne peut se faire que dans un après-coup, lorsque cette analyse est en mesure de tenir compte des mouvements inconscients ayant déterminé un événement.

Ce fut le cas avec Yanis, 3 ans, chez qui de grosses larmes coulent sans affect apparent quand je le rencontre à l'occasion d'un atelier d'expression. Situation qui met en jeu aussi bien l'image unitaire du corps dans le mouvement pulsionnel chez l'enfant, que le rôle de la rencontre avec un autre qui le signifie dans sa subjectivité individuelle, dans les échanges organisés autour de ce corps-objet imagé.

Les enfants participant à l'atelier dans lequel j'ai rencontré Yanis sont reçus chaque semaine avec leurs parents. Après un échange rapide, les parents voient leurs enfants pousser

la porte de l'atelier. Yanis ne lâche pas sa mère jusqu'à ce qu'elle dise qu'elle doit partir et qu'elle souhaite qu'il reste et profite de l'atelier. Les enfants manifestent volontiers leur difficile séparation d'avec les parents lors des premières séances de l'année. Or Yanis s'installa, sans mot dire, autour de la table et, imitant une petite fille dont la mère venait de décéder, il commence à prendre des feutres pour dessiner. Interpellés davantage par les enfants ayant du mal à se tourner vers une activité, nous proposons simplement des matériaux à ceux qui semblent s'amuser autour de la table. Parmi eux, Yanis s'occupe à remplir une feuille blanche en la parcourant méthodiquement de marron, puis de noir. Après un moment, il demande les toilettes, que je lui indique. Ne le voyant pas revenir au bout de quelques minutes, je vais le chercher. Il s'essuie sans cesse et je demande s'il a fini. Il acquiesce, remonte son pantalon, et commence à essuyer la cuvette, puis le carrelage. C'est presque la fin du temps de l'atelier : j'explique que nous devons aller rencontrer les autres pour nous dire un mot d'adieux autour de la table et que sa mère devait arriver bientôt. Je reste, à la fin de cette séance d'atelier, interloqué et touché par l'image d'une angoisse diffuse autour de ce garçon.

La semaine suivante, Yanis prend la pâte à modeler pour fabriquer des boudins marron qu'il coupe avec des ciseaux, comme autant de mouvements de délimitation, de séparation. Puis il prend une feuille qu'il remplit à nouveau de peinture noire. Frustré par des créneaux blancs qui apparaissent de-ci de-là, il ajoute de l'eau pour créer une espèce de tache indifférenciée qui recouvre tout. Comme la première fois, il ne lâchait pas sa mère en arrivant, et ce jusqu'à ce que celle-ci dise qu'il faut profiter de l'atelier. Il s'applique ensuite sagement aux tâches qu'il s'impose, probablement pour rester à l'écart des sollicitations des adultes et des autres enfants.

La tête penchée sur sa feuille, je note que des grosses larmes coulent sur ses joues, sans la moindre moue de tristesse. Habité encore par la sensation troublante de la semaine précédente, la peinture qui tache ses mains me permet de le sortir de l'isolement derrière lequel se cachent ses larmes en lui proposant de laver ses mains. Le point d'eau étant surmonté d'un grand miroir, nous sommes tout à coup témoins visuels de ces larmes qui parcourent son visage. Cette rencontre dans le miroir me permet – à moi ou à mon reflet qui apparaît derrière lui dans un regard qui fait enveloppe à son propre reflet – de dire : Tu pleures, Yanis ! Tu es triste ! Il me regarde sans rien dire et, pour la première fois, fait un geste pour désengourdir ses yeux, essuyant ses larmes, puis nous rejoignons un groupe d'enfants qui dessine sur le tableau noir.

La semaine d'après Yanis cherche à nouveau à s'isoler autour de la table. Les larmes ne sont plus là et il suit des yeux les jeux moteurs des garçons, comme si son désir s'articulait là où il voyait jaillir et se jouer la frustration de la séparation, l'envie, le chagrin de la perte. Après un moment d'isolement relatif, il suit les activités des autres, toujours un peu à l'écart, en reprenant les objets qu'ils délaissent. Une fois dans le coin du tableau noir, il se retourne vers la porte-fenêtre qui donne sur la rue pour regarder les gens passer. C'est alors que des larmes commencent à nouveau à couler, mais cette fois sa tristesse, bien sensible, me permet d'évoquer l'absence de sa mère et son prochain retour.

Yanis cherche toujours à s'isoler, tout en suivant du regard les jeux des autres, sans parler ni s'adresser directement à personne, sauf pour demander d'un geste des matériaux pour peindre, dessiner, modeler. Au lieu de se cacher derrière ses dessins, il commence à s'aventurer dans la pièce pour récupérer les menus jouets abandonnés par d'autres enfants, devenus objets totémiques par la force d'une vie pulsionnelle transitoire.

Yanis est particulièrement interpellé par l'activité d'un enfant du groupe qui, dans un mouvement régressif, n'échange que par quelques babillages incompréhensibles. Contrairement à Yanis, le départ de sa mère provoque chez lui des cris stridents qui font ressentir son déchirement. Ne trouvant de parexcitation face à l'absence, tout le corps de cet enfant se met en branle. Au fil des séances nous avons réussi à acheminer cet ébranlement vers une figuration, puis une mise en scène : par le jeu, la désorganisation pulsionnelle donne ainsi suite à des mouvements auto-érotiques accompagnés d'un bourdonnement, lequel bourdonnement s'accroche, encore par le jeu et l'échange avec les adultes de l'atelier, à des images d'animaux qui attaquent, des voitures qui roulent.

A partir de ce moment, un autre élément apparaît dans sa relation à l'espace et aux autres : il introduit sa main dans sa bouche, le poing entier, pendant qu'il regarde les échanges entre les autres. Comme si, après la reconnaissance d'une image du corps propre capable d'inscrire la différence entre lui et sa mère, il fallait remplir l'espace vide de cette amputation pour qu'elle devienne absence. Ce chagrin est rendu sensible par la surcharge pulsionnelle manifestée dans les mouvements des autres enfants, par leur intensité affective.

La condition est, pour Yanis, d'emplir le morceau ressenti comme manquant par l'ébranlement pulsionnel du regard : panser dans la bouche le signe d'une déchirure pour retrouver la continuité d'avec lui-même. Cette continuité dans les limites de son ressenti corporel lui permet, toujours à distance, de suivre les objets abandonnés : il reprend la moto et son vrombissement, le tigre et son rugissement. Chaque passage d'un jeu à un autre permet à

Yanis d'investir l'objet abandonné par un autre enfant, ainsi devenu totémique et organisateur de son propre débordement pulsionnel. L'objet de jeu « vectorise » ainsi la pulsion, d'abord par un mouvement devenu jeu fantasmatique dans des scènes de prédation, puis par la vitesse de la course d'une petite voiture et la possibilité de la réparer après sa chute.

La main qui remplit la bouche se déplace ainsi sur des jeux symboliquement investis, capables de faire représentation et récit : un petit camion autour duquel il colle toute une famille de personnages avec la pâte à modeler, un grand taxi noir abîmé qu'il répare chaque semaine pour faire entrer « toute » la famille de petits personnages... objet à partir duquel Yanis commence à me parler, faisant pour la première fois un récit organisé, qui raconte la camionnette de son père, qui travaille dans la distribution, et dans laquelle il n'y a pas la place pour tous mais où il est quand même possible, parfois, de partir à deux, son papa et lui...

En intermittence avec l'obstination de réparation du taxi noir et suivant toujours les autres avec le petit écart lui permettant de rester seul, Yanis va vers le recoin éloigné du brouhaha où se trouvent la porte-fenêtre et le tableau noir, pour regarder les gens passer. Peu de temps avant les vacances d'été, il se retourne vers le tableau noir et fait un premier dessin organisé qui se différencie radicalement des taches noirâtres : à partir d'un rond bien délimité surgit soudain un têtard, représentation première d'une image de soi, du monde perçu et du corps. Winnicott y aurait peut-être vu le Self.

Je me suis arrêté sur quelques moments de ce travail avec Yanis dans l'espoir de rendre compte de l'organisation d'un agencement transférentiel. J'ai ainsi parlé d'une inquiétude surgie après la première séance d'atelier mais je n'ai pas voulu interpréter immédiatement (ni l'événement ni ce qu'il transmettait d'une mise en scène narrative). J'ai laissé cet affecte informe s'organiser dans la suite des échanges pour, seulement dans l'après-coup, me permettre de l'associer à l'arrachement d'une séparation qui ne permettait pas à Yanis de se reconnaître comme séparé-individué –tant sa mère reste indifférenciée de sa perception du monde- et qui exigeait qu'un autre vienne le reconnaître et le nommer dans le miroir. Cet autre le contient, tout en entamant un mouvement de séparation, parce qu'il est lui-même contenu dans son geste par le temps de l'atelier, les éléments de la pièce, la présence des autres enfants, des autres adultes, des matières qui se prêtent à l'expression de ces actes inconscients.

Cette première inscription d'une image capable de contenir les expériences d'un narcissisme primaire trouve, par la suite, une continuité dans l'inscription des mouvements pulsionnels. A son tour, l'accès à une matrice contenant l'inscription de l'expérience

sensorielle rend possible une perception du monde. C'est uniquement après l'ouverture de ce registre perceptuel que nous sommes en mesure d'octroyer une place pour l'objet. Ainsi, l'accordage relationnel associé à la scène énigmatique des toilettes permet à Yanis, dans le contexte transférentiel, non seulement de sentir ses émotions, mais aussi de les voir reconnues par un autre, tout en relançant le mouvement pulsionnel autour du corps propre². Nous pourrions affirmer que, chez Yanis, cette délimitation subjectivante, reconnue par la nomination venue d'un autre et qui permet l'appropriation du vécu et son inscription sur une image, n'avait pas pu se faire jusqu'alors. Ses larmes, telle une sécrétion produite par effet d'une amputation, étaient ressenties moins affectivement que somatiquement : une blessure non-intégrable parce que non-symbolisée.

Il était fondamental de pouvoir laisser se déployer le temps et l'espace, voire la distance, propre à chaque enfant, ce qu'exige de pouvoir répondre à leur sollicitation tout en les oubliant (activement) de temps en temps. Pour Yanis, cet oubli actif a été fondamental : il a pu passer inaperçu en arrivant, jusqu'à ce que je puisse comprendre son besoin de ne pas être perçu, rendant créative cette absence-présence. Ainsi, j'ai pu voir qu'il était affecté par les jeux des autres, qu'il les suivait tout en se protégeant de leur pulsionnalité. Cette absence lui a permis de « malaxer » (au sens pulsionnel, de *mischung*) les objets que d'autres laissaient tomber. Aussi, c'est grâce à la régularité de ces rencontres, à la présence des autres adultes dans la pièce, aux échanges avec les autres enfants du groupe, que j'ai pu laisser l'inquiétude qui m'avait envahi après la première séance, faire spontanément son cheminement jusqu'à la prochaine rencontre. Aussi, cet espace m'a permis parfois de jouer, me laisser surprendre, faire apparaître des objets incompréhensibles, inutiles, archaïques.

Le dispositif met donc au travail la névrose infantile dans toute sa capacité de remaniement et de transformation. Une activité psychique fonctionnant simultanément en processus primaire et secondaire devient possible dans ce temps pendant lequel on s'appuie sur le dispositif, sans attendre une suite logique ou une effectivité directe. Lorsque nous pouvons simplement être là pour jouer, écouter, témoigner, accompagner, aucune secondarisation est d'emblée présente. Cette absence de contrainte de secondarisation permettant l'accès au processus primaires est fondamentale à la compréhension de la matrice de la vie fantasmatique³.

² Mazéas, D. (2015). Variations picturales et naissance d'un « regard respirant » dans le transfert avec les enfants. *Cliniques méditerranéennes*, 91(1), p. 81-92.

³ Guignard, F. (1994). L'enfant dans le psychanalyste. *Revue Française de Psychanalyse* 58,3, 649-660.

Les conditions établies pour cet atelier m'ont permis de rencontrer la mère de Yanis avant le début de ce cycle. Elle disait à l'époque que Yanis était toujours « collé » à elle. Or la forme de ces rencontres préliminaires m'a permis de constater que lorsque le regard de Yanis se tournait vers un autre enfant ou vers un objet éloigné, sa mère l'invitait rapidement à revenir vers elle. Yanis semblait être le médiateur relationnel de sa mère, la sortant de sa timidité et de son isolement. Aussi, l'arrivée d'un deuxième enfant, quelques mois avant cette première rencontre dans l'atelier, avait rendu la relation ambivalente, la mère voulant récupérer un peu d'espace pour elle et le nouveau-né, tout en gardant Yanis à ses côtés.

J'avais pu également faire l'hypothèse que l'école, vécue comme un temps entièrement consacré par la mère à l'autre enfant, avait été déterminante du repli de Yanis, qui avait presque complètement arrêté de parler, sauf pour s'adresser à sa mère, au moment de l'entrée à l'école. La maîtresse, s'inquiétant des manifestations soudaines d'une violence difficile à juguler chez Yanis, avait poussé la mère à consulter. Ces conduites destructives de tonalité sadique répondent au masochisme d'un imago maternel à la fois excitant et inaccessible et nous confrontent aux difficultés d'élaboration des situations où l'absence réelle interdit toute intrication pulsionnelle.

Quand l'appropriation d'un corps individuel séparé et bien distinct de celui de la mère n'est pas possible, la motion pulsionnelle ne trouve pas de surface pour s'inscrire⁴. Il n'y a aucune séparation intérieur/extérieur, aucune symbolisation n'est possible, aucun objet ne peut être créé. La relation à l'autre est ainsi réduite à un échange de surface qui expose un corps dépourvu d'enveloppes autonomes et fait de l'enfant le témoin absurde de l'ahistoricité maternelle. Il est dans l'impossibilité de s'insérer dans une chaîne symbolique. C'est uniquement en restituant la certitude du retour après la séparation, que la disparition peut devenir jeu ; que le jouet symboliquement jeté et retrouvé peut s'avérer suffisamment sécurisant pour qu'il soit substitué par des mots ; que le jeu peut devenir création poétique, récit susceptible d'une transformation métaphorique⁵. Yanis ne se cachait pas seulement derrière ses dessins mais aussi ses jeux, qui ne servaient pas à substituer un objet manquant, ne pouvaient pas offrir une fonction d'auto-guérison et demeuraient inélaborables. Le jeu n'était pour Yanis qu'une manière de se « couper »⁶ de l'insupportable réalité de

⁴ Le Poulichet, S. (2015). Compositions corporelles et actes de naissance dans le transfert. *Cliniques méditerranéennes*, 91(1), p. 41-56.

⁵ Fédida, P. « L'objet ». *Objet, jeu et enfance*. Dans *L'Absence*. Paris, Gallimard, 1978, p. 97-195.

⁶ Lenormand, M. (2013). Le « jeu suppléance » et la forclusion. *Recherches en psychanalyse*, 16(2), p. 203-212.

l'amputation. Cette expérience de l'atelier lui a permis ainsi d'accéder à une image délimitée de lui-même, à la dimension de l'objet et, finalement, au jeu.

Perte et amputation.

La raison de mon intérêt premier pour une clinique avec de jeunes enfants réside dans sa manière de nous confronter aux problèmes d'intrication pulsionnelle du fait de l'absence d'opposition entre plaisir et réalité. Dans l'identification possible entre ces deux positions chez l'enfant –entre voir et être vu, entre passif et actif- les jeux, les sensations, les bruits, les couleurs sont susceptibles d'être intégrés à l'image de soi⁷. L'identification peut ainsi se faire autour d'un mouvement dans lequel l'enfant apprend la conflictualité de la relation duelle dans l'intrication, à l'exclusion des complexités ajoutées par le statut de l'objet.

Une attention portée sur l'objet discuterait ses formes possibles, son inscription, sa valeur, ou sa signification dans le rapport à un objet en particulier, à un moment de présence ou d'absence de l'objet. Une telle réflexion induit implicitement l'existence d'un objet adéquat, harmonieux et en fin de comptes normalisateur de la relation sujet-objet. La pulsion ne saurait cependant trouver un objet parfait, car l'objet qu'elle rencontre sur son chemin n'est jamais l'objet premier de la satisfaction, c'est toujours un autre. Freud lui-même a défini la pulsion comme étant en quête de sa satisfaction et non pas directement à la recherche de l'objet. A cet égard, Lacan a raison de penser qu'en centrant trop exclusivement notre attention sur l'objet, nous risquons de laisser entendre l'existence d'un objet adéquat. La pulsion n'a pas d'objet adéquat, elle n'a que des avatars. Cette inadéquation, et la recherche permanente de l'objet qu'elle entraîne, déterminent la force des motions pulsionnelles.

Il ne s'agit pas, à travers ce décentrement de l'objet, d'effacer ou de remettre en question l'importance de l'objet. Tous les objets auxquels s'adresse une motion pulsionnelle sont capables de la caractériser. Or son importance est déterminée par sa variabilité, son « échangeabilité ». Tous les objets partagent néanmoins un trait, leur caractère inatteignable. Cette retrouvaille impossible détermine leur capacité à relancer le mouvement pulsionnel.

En l'absence d'appropriation d'un corps individuel, séparé et bien distinct de celui de sa mère, sans surface d'inscription pour la motion pulsionnelle, aucun objet ne peut être créé, aucune séparation entre intérieur et extérieur ne peut être établie, aucune ébauche de différenciation sujet / objet ne peut être fixée ; pas de symbolisation possible. L'objet n'est

⁷ Lacan, J. (1949). Le stade du miroir comme formateur de la fonction du Je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience analytique. Dans *Écrits*. Paris, Le Seuil, 1966, p. 93-100.

pas, par ailleurs, le pur produit d'une sensation : l'expérience doit d'abord devenir perception, et donc rejet (au sens de la *Verneinung*) d'un environnement extérieur. « L'enfant aime bien exprimer la relation d'objet par l'identification : je suis l'objet. L'avoir est la relation ultérieure, retombe dans l'être après la perte de l'objet. Modèle : sein. Le sein est un morceau de moi, je suis le sein. Plus tard seulement : je l'ai, c'est-à-dire je ne le suis pas »⁸.

Bien que cet objet perdu ait existé à l'extérieur, c'est l'objet intérieur qui nous intéresse. Le cas de Yanis dans le groupe d'enfants, que j'ai présenté un peu plus tôt, me permettait d'affirmer que la simple sensation ne fait pas l'objet : l'expérience devient perception par inscription d'un élément rejeté⁹. Aussi, l'absence de cet objet hallucinatoire, qu'on doit nécessairement perdre, laisse l'enfant en proie à la pure recherche de satisfaction pulsionnelle de la sexualité primordiale, que Yanis essayait désespérément de juguler à travers son éloignement à l'égard des autres enfants, sa mise à l'écart et, plus tard, la main qui remplissait la bouche lorsqu'il regardait avidement les jeux moteurs des autres.

Ainsi, le déploiement pulsionnel se fait dans une indistinction sujet-objet d'où émergent, autour de l'activité auto-érotique, des formes brutes de contact avec les objets de l'environnement que Freud appelle la « sexualité-infantile-perverse-polymorphe ». L'auto-érotisme, premier organisateur du corps, est donc d'emblée somatique, sans objet : les mouvements psychiques de l'enfant s'organisent autour des échanges orificiels de manière préférentielle, mais le corps tout entier est susceptible d'être une zone érogène.

La possibilité d'insérer ce plaisir dans l'échange avec d'autres passe par la symbolisation, soit la possibilité de repérer un objet de satisfaction. La complexité du montage érotique ne se limite cependant pas à la qualité de l'objet. En effet, moins que référer la sexualité à une normativité Œdipienne, Freud nous introduit dans le chaos pulsionnel, pervers et polymorphe, de l'enfant¹⁰. Les zones sexuelles secondaires potentielles de jouissance, susceptibles de rester hors symbolisation et déclenchant des mouvements terrifiants, ont ainsi une grande importance clinique¹¹.

La recherche d'un état hallucinatoire de satisfaction, sexuel et infantile, est tributaire d'un Moi-corps autour duquel s'objectalise la pulsion. Ce Moi-corps on le reconnaît dans sa possibilité d'inscrire des sensations dans une continuité limitée spatialement et faisant suite à

⁸ Freud, S. Note 12 VII. *Résultats, Idées, Problèmes II*. Paris, PUF, 1985, p. 287.

⁹ Freud, S. (1925). La négation (J. Laplanche, trad.). Dans *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, PUF. 1985. p. 135-139.

¹⁰ Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle* (P. Koepfel, trad.). Paris, Gallimard, 1987.

¹¹ Dejours, Ch. (2009). Corps et psychanalyse. *L'information psychiatrique*, 85(3), p. 227-234.

un jugement d'attribution, comme appartenant au sujet, en donnant accès au plaisir halluciné. Les trajets pulsionnels sont ainsi organisés premièrement par une intrication plaisir/déplaisir, grâce à un certain rythme de mouvements qui commence dès la petite enfance et qui donne une configuration relativement stable à l'espace imaginaire où s'effectue cette jouissance.

L'identification sujet-objet pendant cette période d'organisation des limites du Moi et du corps me laisse penser que, dans la reconnaissance et la nomination des larmes de Yanis dans le miroir, l'accès à une continuité perceptuelle devenait possible et, par-là, à une première représentation de lui-même. Cela lui aurait permis, par la suite, d'organiser des trajets pulsionnels dans un jeu qui symbolise ces perceptions autour des petits objets qu'il arrive successivement à investir.

Ces trajets pulsionnels se sont ainsi organisés à partir d'une rencontre entre Yanis et moi-même : mon inquiétude s'organise dans les échanges et le jeu dans un moment de surprise devant le miroir. Les conditions du cadre analytique avec l'adulte, dans lequel nous pouvons laisser travailler l'adresse à un supposé savoir dans l'installation d'une répétition nous permettant d'interpréter au « bon » moment, ne sont pas les mêmes. J'ai affirmé d'autre part que l'analyse avec l'enfant exige une présence qui est aussi bien psychique que physique, un adulte à côté de lui, un *Nebenmensch*. L'aller-retour entre l'analyse avec les enfants et les cures d'adultes n'a pas été néanmoins sans conséquences sur l'écoute de certains analysants adultes et sur la réflexion que j'ai pu faire sur les modalités de présence de l'analyste dans l'une et l'autre de ces situations. La sollicitation de l'enfant, qui nous ramène à notre propre enfance, induisant notre inventivité dans le transfert, nous apprend en effet à être plus libres et aussi plus attentifs à la dimension d'insu de la rencontre.

De ce fait, ma réflexion sur le dispositif s'est vue naturellement élargie à la question de la fonction et la présence de l'analyste dans les cures d'adultes. Bien que l'analyste soit ici moins souvent sollicité au quotidien dans son corps et dans sa sensorialité, cette sollicitation fait émergence à des moments discrets, liés à certaines configurations précises dans le transfert. L'analyste doit, pour cela, rester disponible, privilégiant l'ouverture de ces moments d'émergence de l'inconscient. Il convient, alors, de répondre par une présence réelle dans certaines cures, notamment celles liées à une absence précoce vécue –et répétée transférentiellement- comme ce que nous avons appelé, dans le cas de Yanis, une *amputation*.

Je pense notamment à une jeune femme, très attachée à sa carrière dans une grande multinationale qui construit des bâtiments monumentaux, ne peut s'arrêter de pleurer, dès le début et jusqu'à la fin des séances. Peu importe le sujet, des larmes coulent à flots et sa voix

se brise par moments en parlant, par exemple, d'une réunion d'affaires. Cette émotion débordante et non-figurée me touche sans que je puisse préciser comment. Quand elle parle, finalement, de son histoire, j'apprends que son père est mort quand elle avait seulement 12 ans : au retour d'un séjour d'été chez des amis, sa tante lui explique qu'elle ne pourra pas rentrer immédiatement à la maison avec ses parents et l'amène quelques jours chez elle. La mère vient la chercher une semaine plus tard et lui apprend, dans le trajet de retour à la maison, que le père est mort, qu'il vient d'être enterré et qu'elle ne souhaite plus jamais en parler. Elle apporte un premier rêve dans lequel elle se voit dans un local désaffecté, un serpent à la main, avec un homme par terre au fond de la pièce. Elle doit agiter avec force son bras pour éviter que le serpent se retourne contre elle, même si cela l'amène à fouetter l'homme. Elle reconnaît se sentir démunie quand elle n'est pas en situation de maîtrise, ballotant entre l'angoisse et la colère, et tombe dans une forme d'intensité débordante d'affect quand elle arrête de « faire » et commence à penser, ou à parler d'elle-même, comme elle le fait en séance.

Malgré son besoin de maîtrise –des séances, des mouvements transférentiels- je suis touché par un élément informe qui n'apparaît pas dans les contenus des séances. Tout comme si le spectre de la mort guettait à chaque coin de rue, chaque tournure de phrase constitue le risque du surgissement de l'insu-inattendu-effroyable. Au plus proche de mes éprouvés sensoriels, intégrant représentations de mots et représentations pulsionnelles, j'essaye de convier le fantôme du père dans l'espace analytique. Nommant cette présence, je l'autorise à revenir : la mort commence à être figurée, dans les rêves, comme une réalité parallèle et catastrophique toujours possible. Ces récits rendent figurable une absence dans laquelle elle-même est premier sujet-objet susceptible de faire l'expérience de la mort comme perte.

Au bout de trois années d'analyse, elle rêve d'un scooter qui attrape ses cheveux entre ses roues, lui arrachant le cuir chevelu. Toute une série d'images catastrophiques s'ensuivent jusqu'à ce que, deux années plus tard (et des changements de carrière et de vie familiale importants) la catastrophe apparaisse sous la forme d'un camion qui pourrait l'écraser si elle n'arrivait pas à crier assez fort... et le camion s'arrête, juste avant de l'écraser. Elle est en colère contre ce camionneur insouciant... mais la vie continue malgré tout, malgré la colère. Deux ans plus tard, un autre rêve parle des cadavres occultés sous un bâtiment, qui commencent à resurgir... ils font surface à cause du détective qui s'acharne dans son enquête, sachant que les cadavres sont bien là, même si la femme du rêve croyait les avoir couverts d'une chape de béton... et les avait oubliés.

De l'actualisation de l'intensité sensorielle on accède aux images bizarres dans le rêve, qui s'organisent progressivement, devenant récit. Des motions pulsionnelles sans objet, tombant incessamment dans un vide non-intégrable, s'organisent dans un trajet, accédant à d'abord à une certaine figuration, puis à la représentation et aux transformations métaphoriques possibles¹². Ce passage d'un affect présent en creux à une actualisation dans la cure –une figuration¹³ - ne peut être programmée ou anticipée. Elle se produit dans l'imprévu¹⁴, effet du hasard et des éléments contingents de la séance qui viennent réveiller l'analyste¹⁵ faisant continuité avec l'inquiétude de l'autre scène, irreprésentable, où le protagoniste a été un enfant qui le sollicite.

La scène des toilettes de Yanis avait déclenché une réaction affective qui eut des effets sur les échanges entre lui et son environnement, cette situation énigmatique m'ayant fait réagir. Une fois la surface et la fonction de bord constituées, il a été question pour lui, lors de l'irruption de la surcharge pulsionnelle, de remplir un espace vide et nous avons pu ainsi, ensemble, ouvrir une voie de symbolisation de l'absence. Chez l'analysant adulte, la fonction de bord dépend aussi de la présence de l'analyste, de sa capacité à ne rien interpréter¹⁶, offrant à l'analysant la possibilité de « créer-trouver ». Cette position n'est pas sans effet sur les modes de présence de l'analyste, qui doit dès lors être attentif non seulement à sa « fonction » mais aussi aux éléments contingents qui déterminent parfois ses mouvements. Cette position d'*analyste-objet-à-utiliser* le convoque, comme dans le travail avec l'enfant, à des lieux aussi inévitables qu'inattendus, touchant parfois l'enfant chez lui¹⁷.

Le corps de l'analyste est source de matériaux dont l'enfant se saisit dans la construction de parcours pulsionnels. L'alternance entre celui qui intègre des vécus énigmatiques et celui qui assure une continuité et une recomposition des identifications et des investissements, est ce qui donne accès à la figuration, au rêve et à son récit¹⁸. Ce même rapport en pointillé, entre la présence réelle et celle hallucinée de l'expérience, passe par une intégration qu'on pourrait appeler *somato-psychique* chez l'analyste, lorsque ce dernier est capable de se laisser surprendre par l'actualisation –elle est l'effet d'une contingence et se produit toujours à son insu. Ce mode d'actualisation de matériaux surprend alors l'analyste

¹² David-Ménard, M. *Corps et langage en psychanalyse*. Paris, Campagne première, 2014.

¹³ Kahn, L. (2001). L'action de la forme. *Revue française de psychanalyse*, 4 Vol. 65, p. 983-1056.

¹⁴ Richard, F. (2010). Modalités de l'interprétation dans l'approche de la psyché corporelle. *Revue française de psychanalyse*, 74(5), 1641-1645.

¹⁵ David-Ménard, M. *Eloge des hasards dans la vie sexuelle*. Paris, Hermann, 2011.

¹⁶ Pommier, F. (2016). Intimité et fantasme structurant. *Connexions*, 105, 1, 71-80.

¹⁷ Guignard, F. 1994, *op.cit.*

¹⁸ Pommier, F. (2013). Exhibitionnisme, identification et idéalisation. *Perspectives Psy*, 52(2), p. 140-144.

par un mouvement somato-psychique qui prend la forme d'un « flash corporel »¹⁹ à des moments clés de la cure qui ne peuvent être figurés autrement par l'analysant adulte. Ce sont des passages par la somatisation ou l'agir, des moments où l'analysant risque de naufrager dans le divan, faute de pouvoir s'accrocher, face à face, à des éléments n'ayant jamais pu être reconnus par le regard²⁰. Acceptant cette position, qu'implique une « non-interprétation », au plus près de sa capacité sensorielle et mettant au travail sa capacité de figurer le corps érogène, l'analyste constitue une « *matière animée* susceptible d'être affectée »²¹, pour ensuite nouer sensations, pulsions, mots, rétablissant le lien entre l'expérience réelle et celle qui est hallucinée. Ces moments de surprise, dont l'analyste n'a pas la maîtrise ni le savoir, constituent un espace de liberté : l'espace pour répéter tout en réorganisant autrement ce qui a déterminé le symptôme, la possibilité de changer de position pour se reconnaître dans ce qui demeure opaque.

Conclusion

Dans l'atelier, face à la détresse d'un enfant, on ne peut faire autrement que répondre à sa sollicitation, sans savoir forcément comment ni pourquoi. Il faut se laisser porter par les contenus inconscients qui nous affectent et qui nous amènent à réagir à un moment donné, d'une certaine manière. C'est grâce aux aspects stabilisateurs apportés par la continuité du dispositif que je peux faire confiance à des éléments de l'environnement, me laissant porter par ces contenus inconscients. Le dispositif devient ainsi ce qui rend possible l'illusion d'un autre qui présente l'objet que l'enfant trouve-crée. En effet, la capacité de symbolisation de cet objet à utiliser offert par une mère (ou par un analyste) exige que ces derniers restent disponibles, ne s'appropriant ni l'objet, ni le plaisir. Le dispositif est là en tant que garantie de cette distance et de cette disponibilité, grâce auxquelles le sujet advient –la symbolisation exigeant, de son côté, une mère capable de s'adapter aux rythmes de quête de satisfaction de l'enfant, soit des moments d'absence. De même, la psychanalyse opère, grâce au dispositif, entre ce qui résulte de l'interprétation de l'expérience perçue et ce qui vient de la spéculation théorique. Dans sa manière d'épingler et de baliser les aspects théoriques implicites dans la rencontre clinique, le dispositif m'a permis d'éviter toute « sur-construction » du symptôme et les élaborations développementales, voire Œdipiennes sur l'objet qui en découlent. J'ai pu, de

¹⁹ Falcão, L. (2010). Figurabilité en acte et flash corporel. *Revue française de psychanalyse*, 74 (5), p. 1513-1520.

²⁰ Pommier, F. (2013), *op. cit.*

²¹ Le Poulichet, S. (2015), *op. cit.*

cette manière, centrer mon attention sur la pulsionnalité et les mouvements transférentiels associés à cette dernière.

Dans le chaos pulsionnel que vit l'enfant, le dispositif de l'atelier rend possible une certaine continuité représentationnelle pour la création de l'objet en tant que vecteur de la pulsion dans la rencontre avec un adulte. Lorsque l'adulte, ici invité à occuper moins une fonction d'analyste qu'à laisser l'espace analytique agir, est vraiment capable de jouer, il engage tout son corps : sa sensorialité est sollicitée, sa capacité d'apporter, pour les mettre en jeu, ses propres objets fantasmatiques. Cette manière de s'engager dans la rencontre se manifeste parfois comme un moment de surprise chez l'analyste, notamment lorsqu'il est touché sur les « taches aveugles » formées par des aspects non analysés et des rejets pulsionnels qui prennent inévitablement une forme infantile²². Dans la mesure où ces zones d'ombre ne constituent pas seulement des aspects non symbolisés mais sont aussi ses souvenirs écran et servent à organiser ses propres théories sexuelles infantiles, et donc sa manière de se référer à la métapsychologie, ils sont susceptibles de constituer une espèce de pré-forme contenante pour le travail psychothérapeutique. Ainsi, l'intérêt du dispositif transférentiel dans la rencontre entre un adulte et un enfant, sa fonction de tiers, est de permettre d'accéder à l'enfant que l'adulte a été, à l'expérience (au sens de l'*Erleben* qui retient l'attention des Botella²³, lorsque le lien entre la pulsion et l'« objet-perdu-de-la-satisfaction-hallucinatoire » est laissé à même la chair de celui qui le perçoit, dans registre, donc, du primordial) d'un *Hilflosigkeit* lui ayant permis de rêver, évitant la pure répétition.

A travers l'analyse de la manière dont la reconnaissance et la nomination par un autre dans le miroir ouvrent la dimension potentielle de l'illusion chez l'enfant, nous avons envisagé le rapport en pointillé, entre la présence réelle et hallucinée de l'expérience comme une forme d'envisager l'intégration *somato-psychique*. Dans ce processus, rendu possible dans le cas de Yanis par l'existence d'un dispositif faisant tiers, se portant garant d'un cadre et d'un contexte pour mon inquiétude, cela se manifeste et s'organise autour de la pulsionnalité. Tout ce chaos pulsionnel qui fait corps, puis qui s'organise autour d'un Moi-corps objectalisé pour, finalement, aller vers une création poétique, a été rendu possible par la présence en pointillé des éléments de l'environnement susceptibles de devenir objets à travers le jeu. On pourrait compter parmi ces moments de présence, parfois intégrés dans une continuité représentationnelle, une présence réelle, des moments d'hallucination, mais surtout

²² Guignard, F. Op. cit., p. 652-653.

²³ Botella, C. (2001). Figurabilité et régrédience. *Revue française de psychanalyse*, vol. 65, (4), p. 1168-1169.

des moments de rencontre entre ce qui se trouve là et ce qui est halluciné²⁴. L'espace potentiel pour cette rencontre, assuré par le dispositif de l'atelier, permet ainsi d'établir une certaine continuité entre l'objet réel et l'objet halluciné de la satisfaction. Dans ce mouvement, également spéculaire et de non-interprétation, l'analyste se laisse surprendre par l'actualisation du transfert –effet de contingence produite à son insu- rétablissant le lien entre l'expérience réelle et celle qui est hallucinée grâce à sa capacité de figuration

Bibliographie

- David-Ménard, M. *Corps et langage en psychanalyse*. Paris, Campagne première, 2014.
- David-Ménard, M. *Eloge des hasards dans la vie sexuelle*. Paris, Hermann, 2011.
- Dejours, Ch. (2009). Corps et psychanalyse. *L'information psychiatrique*, 85(3), 227-234.
- Falcão, L. (2010). Figurabilité en acte et flash corporel. *Revue française de psychanalyse*, 74 (5), 1513-1520.
- Fédida, P. « L'objeu ». Objet, jeu et enfance. In *L'Absence*. (p. 97-195). Paris, Gallimard, 1978.
- Freud, S. (1987). Trois essais sur la théorie sexuelle (P. Koepfel, trad.). Paris: Gallimard. (Original publié 1905).
- Freud, S. (1985). La négation (J. Laplanche, trad.). In *Résultats, idées, problèmes II* (pp. 135-139). Paris: PUF. (Original publié 1925).
- Guignard, F. (1994). L'enfant dans le psychanalyste. *Revue Française de Psychanalyse*, 58 (3), 649-659.
- Lacan, J. Trois formes du manque d'objet (1956). In *Le Séminaire, livre 4 : La relation d'objet*. (pp. 25-39). Paris, Seuil, 1994.
- Lenormand, M. (2013). Le « jeu suppléance » et la forclusion. *Recherches en psychanalyse*, 16(2), 203-212.
- Le Poulichet, S. (2015). Compositions corporelles et actes de naissance dans le transfert. *Cliniques méditerranéennes*, 91(1), 41-56.
- Mazéas, D. (2015). Variations picturales et naissance d'un « regard respirant » dans le transfert avec les enfants. *Cliniques méditerranéennes*, 91(1), 81-92.
- Pommier, F. (2013). Exhibitionnisme, identification et idéalisation. *Perspectives Psy*, 52(2), 140-144.
- Richard, F. (2010). Modalités de l'interprétation dans l'approche de la psyché corporelle.

²⁴ M. David-Ménard. *Eloge des hasards dans la vie sexuelle*, op cit.

Revue française de psychanalyse, 74(5), 1641-1645.